

Un passeport belge pour Panurge-Tijl

Kristiaan P. Aercke

Citer ce document / Cite this document :

Aercke Kristiaan P. Un passeport belge pour Panurge-Tijl. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 64, fasc. 3, 1986. Langues et littératures modernes - Moderne taal- en letterkunde. pp. 514-519;

doi : <https://doi.org/10.3406/rbph.1986.3551>

https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1986_num_64_3_3551

Fichier pdf généré le 14/04/2018

Un passeport belge pour Panurge-Tijl

K. P. AERCKE

L'*Interpretationspluralismus* postérieur au siècle des Lumières a donné à Till Eulenspiegel, le héros du *Volksbuch* allemand du XVI^e siècle, et à son contemporain et collègue latin Panurge presque tous les noms, allant du coquin sans cœur au philosophe du langage ⁽¹⁾. Till et Panurge pourraient personifier le *Gestalt* du bouffon médiéval, célébrées dans une multitude de fabliaux, *facetiae*, nouvelles et anecdotes populaires ⁽²⁾. A cause de leur préoccupation plus intense pour les idioties sociales et politiques qui appellent la satire, ils constitueraient une transition entre le blagueur ambidextre médiéval et la congrégation de ses descendants, parmi lesquels Lazarillo de Tormes et le neveu de Rameau.

Cependant, ce fut la fiction créatrice et non pas l'ingéniosité du critique littéraire qui conçut l'idée d'unir le Till germanique au Panurge latin comme représentations du *Gestalt* dans une seule persona bilingue. Comme on pouvait s'y attendre, ce double personnage Panurge-Till porte un passeport belge. Après tout, le Panurge de Rabelais pouvait parler néerlandais quand il le désirait ⁽³⁾ et Till (ou Tijl) a trouvé son expression la plus riche dans une épopée allégorique de la littérature belge du XIX^e siècle ⁽⁴⁾.

(1) ANON., *Ein kurtzweilig lefen von Dyl Ulenspiegel, gebore uss dem land zu Brunswick : Wie er sein leben volbracht hatt.* (Strasbourg, 1515). La première traduction française date de 1532, presque en même temps que *La vie très horrible du Grand Gargantua* de Rabelais. Une influence directe du *Volksbuch* allemand sur Rabelais n'a pas été prouvée (Walter Splittgerber, *Die französische Nachahmungen des Eulenspiegel in ihrem Verhältnis unter sich und zum Deutschen Volksbuch*, Diss. Greifswald (Greifswald, 1920).

(2) Par exemple les *Repues franches* de Villon (première édition avant 1493), *Margarita facetiarum* (Strasbourg, 1508), le *Facecie del Gonella* de Maestro Francesco (Bologna, 1506), les volumes de *facetiae* de Bibel (entre 1508 et 1512), ou des contes populaires comme le *Pfaffen Amis* (± 1230).

(3) *Pantagruel*, Chapitre 9.

(4) Charles De Coster (1827-1879), *La Légende de Tijl Uilenspiegel et de Lamme Goedzak* (Bruxelles, 1876). Trad. par F. ATKINSON, *The Legend of Tijl Uilenspiegel and Lamme Goedzak* (Londres, 1922). Dans cette épopée en prose, Tijl symbolise les traits nationalistes, mystiques et sensuels de l'âme flamande. Il est entouré d'autres archétypes : Nele sa fiancée (le cœur chaud de la Flandre), Soetkin la Mère (les vertus de la famille) et Claes le Père-Laboureur.

Immédiatement après – et à cause de – la première Guerre Mondiale, le savant Edmond Picard (1836-1924) a créé le double personnage Panurge-Tijl comme emblème et transmetteur de son interprétation romantico-historique de la crise d'identité belge. Coïncée entre la France et l'Allemagne, la Belgique a souvent cherché, depuis sa naissance spectaculaire comme nation indépendante en 1830, à établir un équilibre entre les communautés flamande et wallonne. Edmond Picard a fait une telle tentative dans les années difficiles de l'immédiat après-guerre. Dans *Au Pays des Bilingues* (1923), il propose une évaluation satirique des idiosyncrasies politiques, économiques, culturelles et judiciaires du «problème belge». A cause de son regard ambitieux et de sa réputation d'historiographe, d'amateur de l'avant-garde artistique, de politicien socialiste, d'innovateur de la littérature francophone belge et d'éminent juriste, le très faible tirage d'*Au Pays ...* paraît assez curieux. Il n'en fut imprimé que 1.002 exemplaires ⁽⁵⁾.

Le premier livre d'*Au Pays ...* est intitulé «Utopie. Le second voyage de Pantagruel, Prince royal de Dipsodie». Ce livre établit d'emblée le ton esthétique – littéraire des genres utopique et rabelaisien. Le narrateur nous demande d'accepter le fait que le Royaume des Dipsodes a été frappé par un «Grand Cataclysme Frigorifère» qui a retenu l'isle-royaume de Gargantua prisonnière d'une croûte de glace pendant plus de trois siècles. La frigidité stérile de ce petit Royaume démodé résume la remise en question satirique de l'utopisme traditionnel. Ce phénomène de frigorigation, pris comme tel, est à peine plus sensationnel que, par exemple, les merveilles qui accompagnent la naissance de Pantagruel chez Rabelais. Cependant, le but de Picard est de geler les personnages satiriques rabelaisiens jusqu'en 1918 : l'intensité de la Grande Guerre fait fondre la glace et les personnages de l'île du XVI^e siècle reprennent les activités que la frigorigation avait suspendues. Le roi des Dipsodes, désireux de découvrir ce qui était advenu du reste du monde, prend des dispositions pour se renseigner sur l'état où sont les autres peuples et organise une nouvelle expédition avec l'équipage qui avait originellement navigué pour la dive Bouteille.

Après avoir longuement délibéré sur le pays à visiter, le docte Epistemon suggère de rendre visite à «Bilinguie» – une Belgique à peine camouflée :

Parmi toutes les Nations de notre race à qui le Ciel a attribué comme Signe distinctif la blancheur de la peau, elle [la Bilinguie] est celle qui semble symboliser leur essence profonde au-dessus de la multiple variété des Espèces.
(*Au Pays*, 8)

(5) Edmond PICARD, *Au Pays des Bilingues* (Bruxelles, 1923). Cette édition est fort rare. Picard était très connu dans les milieux intellectuel et professionnel de Bruxelles à la fin du XIX^e siècle. Il était journaliste – il écrivit plus de 500 articles pour *Le Peuple* –, éditeur (de quelques anthologies de poésie française et du journal *Art Nouveau*) et encyclopédiste-juriste (*Les Pandectes belges*: 136 volumes entre 1878 et 1940). Donc l'édition si limitée de *Au Pays ...* à la fin de sa carrière est très surprenante.

Panurge, étonnant l'assistance, se propose immédiatement comme emblème bilingue du thème des deux cultures :

Je suis du pays des Bilingues, et, par conséquent, Bilingue moi-même ! Né vous en étonnez pas trop. C'est par hasard que le Seigneur Pantagruel m'a rencontré jadis et m'a enrôlé dans sa suite. Mon vrai nom est Thyl Uylenspiegel ... Et je tiens à mon nom d'origine ... Je le reprendrai dès que nous serons dans ma Patrie, où je pourrai servir de guide et d'interprète, car je parle les deux langues.

(*Au Pays*, 8-9).

Gargantua, se fiant aux recommandations d'Epistemon et à la crédibilité de Panurge, donne son accord pour un voyage en Bilinguie et une enquête sur sa culture. Il charge son fils et Ponocratès de tenir une chronique épistolaire de l'Expédition à l'instar du fameux Maître François Rabelais, dit Alcofribas Nasier. L'insistance du roi pour une analyse des phénomènes correspond aux prétentions satirico-historiques de Picard. Pour agrémenter la traversée, l'auteur reproduit littéralement «le récit authentique de la défense, par Frère Jean des Entommeurs, du clos aux raisins de l'abbaye de Seuillé» (6).

Le premier livre fonctionne jusqu'ici comme un travelogue rabelaisien inversé : un mouvement allant de l'utopie à son contraire : la distopie de la Bilinguie. Dans les livres suivants (7), Picard exprime ses véritables intérêts. Le deuxième livre nous montre les Dipsodiens visitant Manujectogne — équivalent étymologique d'Anvers — guidés par Asperus Dexter, philosophe local, Professeur célèbre, membre du grand Barreau de Bilinguie (8). Asperus fournit de façon métaphorique des renseignements sur les phénomènes locaux les plus intéressants : par exemple, le système politique tripartite est abordé au chapitre X, «Dans lequel il est parlé des trois grands vents qui soufflent dans la Bilinguie et de l'influence de ses courants d'air». Le bilinguisme lui-même reçoit beaucoup d'attention. Dans le troisième livre, les personnages explorent les deux institutions publiques les plus importantes de Céphalopolis (Bruxelles). Ici, la réputation de Panurge-Tijl comme philosophe du langage est en parfait accord avec l'intérêt qu'il porte au Palais de Justice de Poulaert ou l'usine, appelée aussi «Palais de la Vocifature», où l'on «fabrique» à grand renfort de rhétorique les lois du pays.

Le deuxième livre s'ouvre sur la copie conforme d'une lettre «pantagrueline» en français du XVI^e siècle. Le français moderne de la deuxième lettre, cependant, prouve que les voyageurs se sont adaptés au milieu et à l'époque. Ce changement brusque indique que Picard s'est maintenant vraiment embarqué dans son thème :

(6) *Gargantua et Pantagruel*, III.6.

(7) Le titre du deuxième livre est «Sous le Gouvernement des Minces», celui du troisième «Sermons dans la Salle des Pas-Perdus».

(8) Picard, étant lui-même avocat, choisit évidemment un collègue pour guider ses personnages.

Que je vous dise pourtant que je n'emploierai plus dans mon récit la langue pourtant si savoureuse d'Alcofribas Nasier que l'on parlait quand il écrivit. Les trois cents ans et plus qui ont passé sur elle l'ont transformée : elle a subi l'évolution fatale qui est la loi de toutes choses ... je m'y résigne pour mieux me conformer au milieu que j'ai à vous décrire. Asperus Dexter aide Ponocratès en cette besogne.

(*Au Pays*, 39)

Une fois la description du milieu terminée, le narrateur retourne brusquement aux aventures fantastiques des voyageurs. Vers la fin du troisième livre, nous apprenons que les Dipsodiens sont retournés chez eux et qu'Asperus finira le manuscrit commencé par Pantagruel et Ponocratès. Il remplit donc la fonction de l'auteur inconnu qui écrivit la fin apocryphe du *Cinquième Livre* de Rabelais.

En ce qui concerne leur fonction et intention, les voyageurs de Picard ressemblent davantage aux Persans de Montesquieu (*Lettres Persanes*, 1721) qu'aux personnages homonymes de Rabelais. Ayant absorbé le décorum bourgeois de la société qu'ils sont venus examiner, les faux-Dipsodiens ne nous apparaissent plus comme les représentants d'un XVI^e siècle multicolore. Picard utilise ces personnages uniquement comme catalyseurs et porteurs de la merveille et de la surprise dans son étude d'une situation contemporaine. L'intention de Picard n'est pas de disséminer les réformes utopiennes afin de corriger les défauts de la réalité. Au contraire, il adapte *mutatis mutandis* le texte rabelaisien comme *exemplum* et modèle pour l'exégèse de la condition culturelle et politique de son propre environnement.

Picard refuse de croire que les Grandes Puissances ont fabriqué la Belgique comme un «underdog» artificiel et qu'elles l'ont condamnée à une neutralité impuissante⁽⁹⁾. Il suggère que les vingt siècles d'invasion et d'oppression étrangères qu'ont subis ensemble les divers groupes d'autochtones — presque tous avec leur propre identité culturelle — ont forgé en eux un sentiment mythique de nationalité. Ce phénomène, comportant un trait de génie et une pointe de lourdeur, et comprenant aussi une volonté de survivre «malgré l'autre» est appelé «âme belge». Celle-ci est associée quelque peu à l'activité et à la finesse de Panurge («Celui qui peut tout faire») et beaucoup à la passivité et à la réflexion philosophique d'Uylenspiegel («Miroir de vous-même») (10). Asperus Dexter fait une longue conférence aux Dipsodiens sur le sujet :

(9) E. H. KOSSMANN, «In search of National Principles, 1830-1848», dans *The Low Countries, 1780-1940*, Oxford History of Modern Europe (Oxford, 1973), pp. 151-205 analyse cette situation d'une façon lucide.

(10) «Miroir des Hiboux» est une autre interprétation de ce nom. Panurge donne une explication composite :

Uylenspiegel veut dire Mirroir [sic] pour les Hiboux, à l'usage de ceux qui ne voient pas en plein jour ce que moi, je vois et j'ose dire avec une franchise qui ne se gêne pour rien. (p. 9).

Elle est faite de la communauté Historique persistante de luttes, de misères et de souffrances, de bonheurs et de malheurs, de pensées et de sentiments amalgamés au cours des siècles, ayant formé une psychologie Nationale distincte dans son essence foncière, malgré la diversité des détails. Les traits principaux de cette physionomie [*sic*] sont que tout Bilingue de race est obstinément Travailleur, indépendant jusqu'à l'intransigeance, Associationiste jusqu'à la manie, amateur de Bien-être dans la vie familiale, et, finalement, Middelmatiste par un mot hybride exprimant un besoin de moyenne mesure recherché jusqu'au moment où lui prend un flot de violence devant ce qui lui paraît une injustice insupportable.

(*Au Pays*, 38)

La survie et la renaissance de l'âme belge au cours et à la suite de la Grande Guerre n'étaient pas évidentes. Après 1918, des débats politiques et culturels — attisés par un fort «vent cléricon» — ridiculisaient sans cesse la devise nationale «L'Union fait la Force» et démentaient la supposée mission historique de la Nation : prouver que les frères germaniques et latins de la famille arienne pouvaient en fait vivre ensemble dans une harmonie féconde. Panurge-Tijl est ainsi un emblème très adéquat dont le caractère composite personnalise aussi et simultanément l'éternelle révolte prolétarienne contre les bellicistes irresponsables de toutes nationalités ⁽¹¹⁾, contre les seigneurs féodaux tyranniques des campagnes ou les bourgeois des villes industrielles. Ainsi, quand le personnage Panurge-Tijl déclare fièrement qu'il «ne mourra jamais» ⁽¹²⁾, ceci s'applique à la fois à son statut comme archétype ⁽¹³⁾ et à sa manifestation belge spécifique. Dans la littérature belge, Panurge-Tijl a diachroniquement été présent depuis le Reynaert médiéval jusqu'au Pallieter de Felix Timmermans dans les années 30 du xx^e siècle en passant par la Stultitia d'Erasme, le Tijl très allégorique de De Coster au xix^e siècle et le «Witte» de Ernest Claes au début du xx^e ⁽¹⁴⁾.

Picard emploie une ancienne technique esthétique — littéraire afin d'exprimer son rêve historique : le roman entier est fait d'analogie et d'inversion. En route vers la Bilingue, «tandis que continuait à souffler la brise atlantide et que la Thalamège toujours cinglait en roulant et tanguant et tanguait et roulait en cinglant», (*Au Pays ...*, 16), les voyageurs écoutent Epistemon qui lit le chapitre 23 de la *La Vie très horrible du Grand Gargantua* : «Comment certains gouverneurs de Picrochole, par conseil précipité, le mirent au dernier peril». Le choix de ce chapitre guerrier

(11) Picard souligne la révolte des soldats allemands à Bruxelles, le 10 Novembre 1918. (*Au Pays ...*, 51-2).

(12) Le Livre de De Coster se termine sur cette phrase.

(13) Tijl en particulier est un archétype avec des manifestations (par exemple) en Arabie-Turquie (Chodja Naçr ad Din) et en Malaisie (Kabajan). Voyez : L. M. COSTER, *Uilenspiegelverhalen in Indonesië, in het bijzonder in de Soenda-Landen*, Diss. Leiden (Santpoort, 1929, pp. 9-17).

(14) Ce dernier roman fut réimprimé pour la 110^e fois en 1969.

n'est pas accidentel. Le thème principal de Picard est la Grande Guerre et en passage stratégique du royaume de fantaisie et parodie (Livre I d'*Au Pays* ...) à la situation politique du XX^e siècle est ainsi rendu par la parabole picrocholine :

Je viens de relire certains passages du récit fait jadis par Alcofribas, dans lequel il explique le projet que fit Picrochole, pseudonyme sous lequel il désignait l'Empereur Charles-Quint, alors en guerre avec le roi Grandgousier, mon aïeul. Ce projet était de conquérir le monde et d'exercer la domination universelle, comme on l'impute au Kaiser Guillaume maintenant détrôné. L'analogie est si frappante et si réjouissante, qu'il me paraît bon de vous en donner le plaisir et la leçon.

(*Au Pays*, 16).

Ses amis, interprétant cette parabole, se font les porte-paroles modernes de Picard :

«Je pense,» dit Epistemon, «que le Kaiser Guillaume est un grand Picrochole».

«Je pense,» dit Frère Jean ... «que les officiers du Kaiser et toute la séquelle de conseillers qui le poussèrent à la Grande Guerre auraient dû être 'entommés', entaillés, assommés comme je le fis avec le bâton de la croix lorsque je défendis la vignoble de l'abbaye de Seuillié».

(*Au Pays*, 19).

Inversant le gigantisme rabelaisien, Picard critique l'État belge comme étant «un gouvernement des Minces» (titre du deuxième livre). Le haut niveau des Dipsodiens et les valeurs essentiellement nobles du Panurge-Tijl fortement romantisé contrastent violemment avec la tendance à esquiver les responsabilités, tendance inhérente à l'âme belge des Bilingues. Alors que la stratégie du «Laisser-faire, laisser-aller» aurait été nécessaire pour conserver l'âme belge sous domination étrangère, elle s'est révélée constituer l'obstacle majeur au développement national après l'indépendance. La petitesse en matière politique, diplomatique, culturelle, artistique et financière est en fait un autre trait du caractère national que Picard a appelé le *middelmatisme*. De même que le «juste milieu» signifiait un recul impopulaire de l'idéal héroïque classique, le *middelmatisme* de la Bilinguie est une perversion du *moderate* d'Erasmus et de Montesquieu. Le roi Léopold II — entouré par la petitesse bourgeoise qui, souvent intentionnellement et avec beaucoup de sens pratique, résistait à ses idées gargantuesques — s'écria qu'il vivait à Lilliput⁽¹⁵⁾. Quand Asperus Dexter conclut que «La Bilinguie est actuellement mal habitée» (p. 88), le Panurge-Tijl anti-capitaliste et anti-bourgeois releva légèrement la tête. Après avoir erré si longtemps dans d'aussi nombreux accoutrements, il sait qu'il devra toujours rappeler aux «Minces» leurs possibilités dormantes.

(15) Baudelaire lui aussi critiquait le *Middelmatisme* dans ses notes sur la Belgique, pour lesquelles il considérait les titres suivants : «La Belgique déshabillée», «Une capitale pour rire, une capitale de singes», «La vraie Belgique», «La Belgique toute nue».